



Carole  
Duplessy-Rousée

Toutes les  
dernières fois

Éditions du

**123**

**Carole Duplessy-Rousée**

# **Toutes les dernières fois**

**Éditions du 123**

## DU MEME AUTEUR

*Demain, peut-être*, De Borée, 2019

*Quand le temps s'arrêtera*, De Borée, 2018

*À l'ombre du bonheur*, Incartade(s), 2017

*Quatre Auteurs à la plage*, collectif, département de Seine-Maritime, 2015

*Place des Tilleuls*, Pygmalion, 2015

*Le Silence d'Amarine*, Pygmalion, 2014

*Trois Dames de cœur et Atout pique*, Pygmalion, 2013

*Marre de compter pour des prunes*, Pygmalion, 2012

*Ce mec et moi ? Tu rêves !*, Pygmalion, 2011

*Fleur et Lola*, Pygmalion, 2010

*L'Orchidée*, éditions Bénévent, 2009

*À Hugo, mon fils,  
à notre confiance mutuelle,  
à nos instants partagés, nos regards échangés...  
et tout ce qui nous unit au-delà des mots.  
Avec tout mon amour.*

Elena essayait de ne pas paraître trop curieuse mais elle ne put s'empêcher de s'approcher du mur tapissé de photos. D'autres trônaient sur le buffet dans des cadres un peu vieillots. Enfants et jeunes gens souriaient à l'objectif. Sans doute ses cousins et cousines, peut-être même la génération suivante, songea Elena qui aurait aimé observer ces clichés de plus près. Combien d'enfants Carlos avait-il eus ? Elle se découvrait soudain une famille à laquelle elle n'avait jamais pensé jusqu'alors. Pourquoi Magdalena n'avait-elle conservé aucun lien avec ses frères et sœurs partis s'installer en Espagne sur les terres de leurs parents dès qu'ils avaient été adultes ? La distance ne pouvait pas être la seule explication à cette rupture. On pouvait vivre loin des siens et se voir de temps en temps. L'Espagne, ce n'était pas le bout du monde... Elle remit ses cogitations à plus tard et se recentra sur la conversation.

— Nous travaillons avec papa dans son entreprise de bâtiment, dit Bastian pour répondre à Carlos.

Depuis qu'ils étaient arrivés, Carlos ne cessait de les questionner. Comment Magdalena et Damian se portaient-ils ? Quel âge avaient leurs enfants ? Étaient-ils eux-mêmes parents ? Magdalena était sans doute une adorable grand-mère. Que faisaient-ils dans la vie ? Bastian se prêtait au jeu avec plaisir. Elena parlait peu, examinant Rosa, l'épouse de Carlos, visiblement pas enchantée de les recevoir. Parfois, elle scrutait le visage de Carlos comme si elle était inquiète. Lorsqu'ils avaient été invités à entrer, les larmes aux yeux, leur oncle avait serré Bastian dans ses bras.

Ils bavardaient maintenant depuis près d'une heure et Carlos avait toujours le regard brillant et chargé d'émotion. Elena imagina combien ce devait être émouvant pour lui de se retrouver face à Bastian, ce bébé qu'il avait sorti d'Espagne des années plus tôt pour le mettre en sécurité, lui assurer une vie

normale, hors de l'idéologie franquiste. Il était temps d'aborder le sujet d'ailleurs. Elle patienta encore quelques minutes, puis se décida.

— Comme maman te l'a annoncé, oncle Carlos, nous sommes venus te voir pour que tu éclaires Bastian sur ses origines, que tu lui parles de sa mère et que tu nous racontes ce que maman ignore ou n'a jamais voulu nous dire.

Rosa laissa tomber sa tasse qui se fracassa sur le carrelage. Carlos se tourna vers elle, fixa une poignée de secondes le café qui coulait sur les joints. Elena se mit à genoux pour ramasser les morceaux de porcelaine. Rosa la bouscula pour l'écarter.

— Désolée. Je voulais seulement vous aider.

— Elle est gauche, marmonna Carlos. La vaisselle ne reste pas longtemps entre ses mains. Et ne te fatigue pas, elle ne comprend pas dix mots de français.

Elena aurait juré du contraire. Rosa n'avait pas eu de geste maladroit, non, elle avait été surprise par les propos d'Elena. Comme si elle avait ignoré jusque-là la raison de leur présence et la découvrait soudain.

— Alors, oncle Carlos, insista Elena, que peux-tu nous apprendre de l'histoire de Bastian ?

Carlos ferma les paupières et tenta de rassembler des souvenirs. Quand il rouvrit les yeux, Elena eut une étrange impression. Il semblait avoir pris dix ans d'un coup. Était-ce si douloureux pour lui de songer au passé ? D'ordinaire, les gens âgés apprécient de regarder leur existence dans le rétroviseur...

— J'avais 20 ans quand je suis venu m'installer en Espagne, murmura Carlos. C'était en 1966. Je ne sais pas ce qui m'a poussé à quitter la France. Peut-être les mille et unes petites choses que mes parents évoquaient lorsqu'ils parlaient de leur jeunesse. Ils avaient fui l'Espagne pour être libres mais leur cœur était resté là-bas même s'ils n'étaient pas malheureux en France. Je suis certain que Magdalena vous a parlé de nos parents, Luisa et de Juan. Ils se sont saignés aux quatre veines pour nous quand on était mômes. On n'avait pas le sou et pourtant on

était heureux. Je crois que j'ai eu envie de me battre pour eux, pour les miens, pour ce pays que ma famille avait abandonné contre son gré. Je suis arrivé à Valence alors que le franquisme se fissurait. L'opposition religieuse et politique reprenait des forces. Au Pays basque, l'ETA devenait un grand mouvement de libération nationale et on profitait des dommages qu'il causait au régime. Le parti communiste se réorganisait. Il avait réussi à s'insérer clandestinement au sein du Syndicat vertical en se définissant comme un mouvement de défense de la classe ouvrière. Bien sûr, on était toujours sous le coup de la répression. Les franquistes nous dénonçaient, la police nous arrêtait et nous mettait en prison. Il y avait encore la torture, des exécutions immédiates, des lynchages gratuits, une pression telle qu'on ne pouvait agir que dans l'ombre. On avait formé des petits groupes prêts à l'action pour défendre les nôtres, le mieux possible mais parfois sans succès. C'est au cours d'une de nos réunions que j'ai fait la connaissance de la maman de Bastian.

Il s'arrêta et son regard s'éloigna au-delà de la fenêtre, comme si les années défilaient dans le bleu du ciel.

— Isabel...

Sa voix s'étrangla et il marqua une nouvelle pause. Prononcer ce prénom avait allumé une étincelle dans ses yeux tout en lui arrachant la gorge. Il était bouleversé. Elena avait envie de le serrer dans ses bras pour le réconforter et peut-être se faire pardonner du mal infligé en l'incitant à raconter sa jeunesse. La porte du buffet claqua, les ramenant à la réalité. Rosa avait sorti une nouvelle tasse. Les lèvres pincées, elle se servit un autre café puis reprit sa place au bout de la table, la mine toujours aussi fermée.

— Isabel, tu veux dire ma mère ? demanda Bastian.

Lui aussi était chamboulé. Ses mains tremblaient. Elena lui donna une petite tape sur le bras pour lui rappeler qu'elle était à ses côtés.

— Oui, répondit Carlos. Je l'avais rencontrée au début de l'année 1974 à une assemblée clandestine du parti. On se réunissait souvent à quelques rues d'ici, chez Rodrigo Torrent. Ah, ce bon vieux Rodrigo ! Il vit toujours là, mais il est devenu sourd comme un pot. C'est dommage, j'aurais bien aimé vous le présenter. Nos rendez-vous clandestins avaient lieu chez lui parce qu'il avait une cave qui s'ouvrait sur deux issues, une sur la rue, l'autre sur la cour. Ça nous laissait plus de chances pour filer au cas où... Un soir, après une manifestation étudiante qui s'était terminée par un affrontement avec la police, l'un des nôtres a ramené Isabel. On l'a adoptée tout de suite. Elle était volontaire, déterminée. Elle inspirait la confiance. Elle avait tout juste 15 ans mais en paraissait dix de plus. C'est pourquoi on l'avait admise parmi nous. Si on avait su qu'elle était si jeune, jamais on n'aurait accepté qu'elle prenne autant de risques...

— Quand elle vous rejoignait, elle venait seule ou elle était accompagnée ?

— Seule. Faut que tu imagines la situation, Bastian. On ne posait guère de questions. La règle, c'était le secret. Moins on en savait sur les autres, mieux c'était. En 1974, l'Espagne était encore verrouillée par Franco même si elle prétendait s'ouvrir au monde. On espérait la transition politique, on la sentait, les pays étrangers la devinaient. Mais comme il était long ce chemin vers la démocratie... D'autant qu'il se passait ici des choses affreuses.

— Tu parles de ces bébés qui disparaissaient à leur naissance ? se hasarda Bastian pour forcer Carlos à poursuivre.

— Oui, on avait des soupçons, peu de preuves. Les franquistes cadennaient tout mais on savait que les mères à qui on avait arraché leurs enfants ne mentaient pas. Notre groupe est entré en relation avec d'autres formations. À Murcie, à Malaga, on confirmait les mêmes horreurs. On ignorait combien de petits avaient été soustraits à leurs parents, mais par recoupement de témoignages on a compris que la pratique avait commencé sitôt après la prise du pouvoir par Franco en 1938. Les victimes des raptés étaient surtout des enfants nés hors mariage, ou alors nés de



parents opposants au régime. Les filles-mères venaient souvent cacher leur grossesse dans les couvents. Voler un enfant y était encore plus facile car beaucoup d'institutions religieuses étaient complices de ces exactions... Mais on y a aussi trouvé des alliés. Certaines religieuses n'ont pas hésité à confirmer nos soupçons concernant les médecins et les infirmières. Ils enlevaient le nouveau-né dès sa venue au monde et avertissaient la mère que son bébé était mort-né. On éditait alors un certificat de naissance au nom d'une autre famille et le tour était joué. Les autorités couvraient les faits et pour nous, c'était compliqué d'agir. Malgré tout, on a essayé en mettant au point un plan qui consistait à enlever à des familles franquistes les bébés qu'on leur avait donnés ou vendus. On voulait protéger les nôtres, mettre quelques petits à l'abri. On se disait qu'on les rendrait à leur vraie famille quand tout serait fini.

Carlos expliqua combien la jeunesse attendait de l'avenir à cette époque. Le peuple espagnol commençait à entrevoir la démocratie et la liberté, la plupart des gens y croyait en tout cas. Franco vieillissant, l'Espagne finirait bien par rompre les chaînes. Elena l'interrompit gentiment car il s'éloignait du sujet qui les préoccupait.

— C'est comme ça qu'un jour tu as appelé maman pour qu'elle t'aide. C'est ça ?

Il hocha la tête et se tourna vers la croisée entrouverte sur la cour, un minuscule petit carré commun à plusieurs familles. Du linge séchait sur des fils et remuait doucement au rythme de la brise. Une image de carte postale, songea Elena.

— Tu veux bien nous raconter ?

— C'était au début de l'année 1975. J'ai téléphoné à Magda, je voulais la voir. On s'est retrouvés à Perpignan et là, je lui ai demandé si elle pouvait trouver des familles en France pour accueillir des petits. Elle a rechigné un peu puis a fini par accepter. Ensuite, tout est allé très vite, plus vite que prévu. On avait réceptionné un bébé à caser de toute urgence.

— Bastian ? fit Elena.

— Bastian.

— Où est-il né ?

— Dans une maternité de Valence.

Carlos s'arrêta, bloquant sur la suite. Elena devina qu'il parvenait à la partie la plus cruciale du récit et qu'il ne faudrait pas le brusquer. Elle patienta, lorgnant vers Rosa qui affichait toujours un air contrarié, puis vers Bastian dont les tremblements s'étaient accrus.

— C'est toi qui as été chargé de sauver Bastian, oncle Carlos ? demanda-t-elle à voix basse.

— Oui. Un soir, Isabel nous a rejoints chez Rodrigo. Elle était dévastée de chagrin. Elle nous a raconté que son fils lui avait été arraché juste après l'accouchement. On ne pouvait pas laisser l'une des nôtres dans cet état. On a cherché et on a fini par retrouver la famille à qui le bébé avait été confié. Avec le peu de moyens dont on disposait on a préparé une sorte d'action commando et on a réussi à reprendre le petit. Mais il ne fallait pas traîner ici. On savait que les arrestations allaient suivre, les persécutions aussi. J'ai passé la frontière avec l'enfant pour rejoindre Ozon, dans les Hautes-Pyrénées, où une communauté religieuse a bien voulu nous aider. J'ai donné rendez-vous à Magdalena dans le couvent. Elle était affolée car elle n'avait pas encore trouvé de parents pour accueillir le petit. C'est Damian qui lui a proposé de le garder. Elle a tout de suite été d'accord. Et moi soulagé. Je ne pouvais pas espérer mieux, si tant est qu'il était possible d'espérer quelque chose... Du moins je rêvais qu'un jour je pourrais rendre Bastian à sa vraie mère. Mais elle n'a pas eu de chance. Mourir si jeune... Elle n'avait pas 20 ans.

Un sanglot l'étrangla et il fallut lui arracher les mots pour savoir ce qu'il lui était arrivé. Isabel avait été arrêtée pour crime contre le régime et elle était décédée en prison. Elle n'avait pas tenu le choc. Carlos baissa les yeux et parut se

concentrer sur les minuscules fleurs jaunes qui parsemaient la jolie nappe rouge. Elena passa une main dans ses cheveux en essayant de récapituler le récit de Carlos. Il n'y avait pas beaucoup d'éléments nouveaux. Tout corroborait avec les faits rapportés par Magdalena. En soi ce n'était pas si mal, du moins c'était la preuve qu'elle n'avait pas menti à Bastian. Cependant, Elena avait l'impression que son oncle n'avait pas tout dit. Elle jeta un œil vers Rosa qui ne cilla pas. Carlos aurait-il dévoilé d'autres aspects l'histoire si elle n'avait pas été là ? Elle avait semblé furieuse quand il avait prononcé le nom d'Isabel. Peut-être ne supportait-elle pas de voir son mari remuer ainsi le passé ? Après tout, elle aussi avait dû souffrir durant ces années de dictature. Et Bastian qui ne disait plus rien et contemplait le bout de ses chaussures comme un gamin puni... n'avait-il pas d'autres questions à poser lui aussi ?

— Tu as *tout* ce que tu voulais savoir, Bastian ? demanda-t-elle à son frère.

Elle avait sciemment appuyé sur le « tout », espérant le faire sortir de son mutisme, mais il demeura silencieux. Elle sentit qu'elle perdait son calme. Fallait-il toujours que ce soit elle qui prenne les initiatives ?

— Et Miguel ? lâcha-t-elle, fixant son oncle droit dans les prunelles. Qui est Miguel ?

Le vieil homme se raidit. Au même instant, des éclats de voix féminines parvinrent jusqu'à eux. Rosa bondit de sa chaise et ses traits prirent un air presque victorieux.

— Voilà mes filles ! s'exclama Carlos, lui aussi visiblement soulagé par cette diversion. Mes deux filles aînées, Pilar et Maria.

Deux femmes, la quarantaine, déposèrent des paniers chargés de courses sur la table et Carlos fit les présentations. Pilar et Maria ne parlaient pas le français. Le dialogue serait impossible avec elles, pensa Elena. Rosa échangea quelques mots avec ses deux filles. Elena comprit vaguement qu'il était question de leur visite. Celles-ci ignorèrent totalement leurs cousins venus de France et accaparèrent

aussitôt leurs parents, interrompant *de facto* la discussion. Les chiens ne font pas des chats, pensa Elena. Aussi impolies que leur mère...

Elle et Bastian acceptèrent un dernier café mais ne s'attardèrent pas, contrariés de ne pas avoir eu la réponse qu'ils attendaient.

Elena ne fut pas surprise de trouver porte close quand ils revinrent chez Carlos le lendemain. Elle tapa à la fenêtre, insista un peu. Alertée par le bruit, la voisine passa sa tête à travers les persiennes et leur jeta un œil suspicieux. Elena tira Bastian par le bras.

— Viens, dit Elena calmement. Ils se sont mis au vert. Apparemment, notre visite d’hier a dérangé.

— Tu crois ?

— Oui. Rosa était très contrariée.

— Pourquoi ?

Elena enfila le pull qu’elle avait jeté sur ses épaules en quittant l’hôtel. Il faisait plus frais que la veille. La température ne devait pas excéder 17 degrés, ce qui était un peu inférieur aux moyennes de saison.

— Je ne sais pas. Mais il est clair que notre conversation l’a perturbée, dit-elle en ajustant le col de sa chemise.

— Ça m’étonnerait, elle ne pige pas un mot de français.

— Tu te trompes. Je suis certaine qu’elle a de bonnes notions. Elle n’a peut-être pas tout compris mais elle a capté l’essentiel.

— Je n’ai pas eu cette impression.

— Moi oui. Toi tu étais sous le coup de l’émotion. C’est normal...

— On fait quoi alors ? On abandonne ? On ne va pas s’amuser à persécuter Carlos s’il ne veut pas nous aider. Tu crois que c’est foutu ?

Elena sourit et Bastian sentit son inquiétude s’envoler. Sa sœur avait une idée derrière la tête, tout n’était pas fichu. Elle ouvrit son sac et sortit le plan de la ville. Elle pointa de l’index la rue où ils se trouvaient puis fit glisser son doigt vers le sud.

— Tu cherches quoi ? murmura Bastian. Explique-moi. Je te promets que je ne me moquerai plus de toi avec tes cartes.

Elena éclata de rire. Il songea qu'il avait une chance énorme de l'avoir auprès de lui. Sa sœur avait toujours l'esprit en éveil et un coup d'avance pour proposer une solution. Et à voir son air espiègle, nul doute qu'elle avait une idée derrière la tête.

— Hier, dit-elle sur le ton de la conspiration, l'oncle Carlos a évoqué un vieux copain, Rodrigo Torrent. Il habite à deux rues d'ici, c'est en tout cas ce que Carlos nous a dit. Rappelle-toi. Quand il a mentionné son nom, il a regardé dehors et a eu un geste dans cette direction. Alors on va descendre de ce côté et essayer de trouver la rue.

— On aura du bol si on tombe sur la bonne adresse.

— On a une bonne étoile, d'accord ? Parce que si on part perdants, c'est clair qu'on ne dénichera rien. Donc, piste numéro 1, on trouve le bonhomme.

— Un type qui, d'après notre oncle, est sourd comme un pot et ne doit pas parler trois mots de français.

— On se débrouillera avec ce qu'on a. Fais-moi confiance.

Elena semblait si sûre d'elle que Bastian ne chercha pas à la contredire. Il la suivit sans un mot. Elle avançait en réfléchissant à la suite, priant pour que son intuition soit la bonne parce qu'elle n'avait pas de piste numéro 2... Heureusement que Bastian n'avait pas insisté. Elle repensa à leur conversation un peu plus tôt. Il avait raison, on ne pouvait pas persécuter Carlos pour l'obliger à lâcher ce qu'il savait. Mais leur oncle ne pouvait pas non plus laisser Bastian dans l'ignorance. S'il savait quelque chose, il lui devait la vérité, dut-elle le supplier pour qu'il parle. Elena y était prête, tout comme elle était prête à le secouer un peu et à lui fichier la trouille s'il ne lui laissait pas d'autre choix. Elle s'arrêta brusquement à l'angle d'une rue.

— *Calle del marquès de Bellet* ! annonça-t-elle. À mon avis, c'est par là. On va éplucher toutes les portes, toutes les sonnettes, toutes les boîtes à lettres jusqu'à ce qu'on dégote ce Rodrigo Torrent. Si on fait chou blanc, on arrêtera les gens qui entrent ou sortent des habitations et on leur demandera. À droite, tu as vu, l'immeuble est récent. On laisse tomber. À mon avis, notre bonhomme habite dans une de ces maisons plus loin. Carlos a parlé d'une cave donnant et sur la rue et sur la cour.

— Depuis tout ce temps, il y a sûrement eu des changements...

— C'est vrai, mais regarde bien, tous les logements n'ont pas été rénovés. Bon, on fonce et on avisera plus tard.

Ils parcoururent la rue une première fois, sans succès. Elle était longue de deux ou trois kilomètres, étroite par endroits. Sur la seconde moitié du trajet la circulation était en sens unique, la chaussée bordée de trottoirs propres le long desquels se trouvaient des demeures récentes et assez luxueuses, entourées de hauts murs qui devaient dissimuler de jolis jardins. Bastian s'arrêta. Il n'imaginait pas Rodrigo Torrent dans une de ces villas.

— Pas de monsieur Torrent par ici. C'est trop neuf, trop cher pour être l'endroit qu'on cherche... Et nulle part je n'ai vu de soupirail indiquant la présence d'une cave.

— On repart de l'autre côté, commanda Elena. Le quartier est plus populaire.

Ils refirent le chemin en sens inverse, parlant peu. Elena s'arrêta.

— Tu as vu ces maisons mitoyennes un peu vieillottes ? Le rez-de-chaussée n'est pas habité, il n'y a aucune fenêtre. Les pièces à vivre sont probablement au premier étage. Regarde, il y a même des balcons. Le porche doit donner sur une cour intérieure qui communique sans doute avec les habitations de la rue située derrière. On devrait fouiner par ici.

— Il est plus de 13 heures. C'est bientôt l'heure de déjeuner, et après ce sera la sieste. On ne verra personne, marmonna Bastian. D'ailleurs, le coin est désert.

Comme pour lui donner tort, un gamin déboula à bicyclette et ralentit devant un portail. Elena courut vers lui. Dans un mélange de français et d'espagnol, elle lui demanda s'il connaissait Rodrigo Torrent.

— *La casa de Torrent ? Si ! Es la casa amarilla !*

Il montra du doigt une bâtisse trente mètres plus loin. Elena le remercia et fit signe à Bastian de la rejoindre.

— D'après le même, c'est la maison jaune. On y va.

Il n'y avait ni sonnette ni boîte à lettres permettant de vérifier le nom des gens qui vivaient là. Elena frappa sur le lourd battant de vieux bois. Personne ne vint leur ouvrir. Elle toqua encore, appelant le *señor* Torrent. Rien. Elle appuya sur le battant. Il n'était pas fermé à clé.

— On ne peut pas entrer, murmura Bastian en retenant sa sœur par la manche.

— Nous ne sommes pas des voleurs. Et puis on ne fait rien de mal.

Sans attendre de réponse, Elena pénétra dans une vaste pièce. Celle-ci ne comportait aucune fenêtre.

— La voilà, notre cave, chuchota-t-elle.

Il s'agissait plutôt d'un réduit en entresol dont les murs de parpaing étaient restés nus. Y était entassé un bazar hétéroclite. De vieux meubles, des vélos, des paniers, une mobylette à laquelle il manquait une roue, un landau de bébé d'une autre époque, des jouets plus récents en plastique, et puis des cartons et un amoncellement de boîtes. Le débarras de toute une vie... La seule ouverture était une porte qui donnait sur une cour. Dans un coin de la remise, un escalier conduisait à l'étage. Elle posa le pied sur la première marche, hésita deux secondes et grimpa. Elle s'arrêta sur le seuil et frappa.

— Monsieur Torrent ? Je suis Elena, la nièce de votre ami Carlos Aguila.



Elle répéta ses paroles dans un semblant d'espagnol et sursauta quand une femme lui ouvrit. C'était une dame âgée, aux cheveux noirs entremêlés de nombreux fils gris et relevés en chignon.

— Je suis Elena, la nièce de Carlos Aguila. A-GUI-LA ! répéta-t-elle en insistant sur chaque syllabe. Je suis avec Bastian Aguila, mon frère.

La femme se pencha, entrevit Bastian et sourit. Elle baragouina une phrase incompréhensible puis s'écarta pour les laisser entrer. Le séjour était petit mais donnait sur un joli balcon avec des jardinières qui débordaient de fleurs. Un homme était assis dans un fauteuil.

— Vous êtes Rodrigo Torrent ?

Elena avait presque crié pour être sûre qu'il l'entende. Le vieil homme opina du chef. Ouf ! C'était bien lui, et il ne paraissait pas totalement sourd. Elle expliqua le but de sa requête. Son oncle s'était apparemment absenté et elle ne savait pas où il était. Pouvait-il la renseigner ? Savait-il où vivaient Pilar et Maria ? Carlos était sans doute chez l'une de ses filles. Elle avait besoin de le voir. C'était important. C'était au sujet d'Isabel. Rodrigo se souvenait-il de cette jeune femme dont ils avaient sauvé l'enfant ? Cette jeune femme morte en prison... L'homme répondit non à tout et fixait Bastian avec insistance. Elena eut le sentiment qu'il mentait.

— Écoutez, monsieur Torrent, articula-t-elle lentement, nous ne nous voulons pas de mal, nous voulons simplement parler à Carlos. Je vous laisse mon numéro de téléphone afin que vous le lui donniez.

Elle griffonna des chiffres sur un papier et le lui tendit. Le vieux froissa la feuille et la jeta à terre.

— Si vous ne me m'aidez pas, susurra-t-elle en s'approchant de son oreille, je vais à la police. Je balance tout ce que je sais sur l'enfant que vous avez volé en 1975 pour le faire sortir d'Espagne. Il est là, avec moi. C'est Bastian, le fils d'Isabel. Les franquistes ont kidnappé des bébés et la justice s'est enfin réveillée après des années de silence. Que dira-t-on quand on saura que vous, les Rouges,

vous avez aussi enlevé des gamins ? Vous croyez que la police ne va pas s'intéresser à vous ? Il faudra que vous ayez de bons arguments... La police, monsieur Torrent ! Si vous refusez de contacter Carlos, je vais à la police !

Peut-être Rodrigo n'avait-il pas tout compris des propos d'Elena mais il en avait deviné le sens. Le visage blême, il se pencha pour ramasser le morceau de papier et l'enfouit dans sa poche. Puis il tourna la tête, signifiant que l'entrevue était terminée. Elena fit demi-tour et entraîna son frère vers la porte. Sur le seuil, elle s'arrêta pour remercier la femme qui lui répondit d'un hochement de tête.

Dans la rue, elle garda le silence durant un bon moment. Bastian marchait à côté d'elle, tout aussi muet. Il ouvrit enfin la bouche alors qu'ils arrivaient au parking où ils avaient laissé la voiture.

— On devrait peut-être renoncer.

— Capituler et se résigner ? hurla Elena. Certainement pas ! C'est pour toi que je fais tout ça. Pour que tu connaisses ton histoire ! Je ne suis pas venue ici pour repartir les mains vides. Tu ne vas tout de même pas baisser les bras au bout de deux jours. Un obstacle et tu t'effondres ! Mais je rêve !

— Je suis fatigué.

— Et moi alors ? Tu ne prends pas d'initiative, je dois décider pour tout. Si je n'étais pas là, tu aurais déjà fait demi-tour ! Ce sont mes vacances que je te donne. Pour toi, pour cette enquête. Tu crois que je n'aurais pas préféré prendre du bon temps et me reposer ?

— Il ne fallait pas proposer de m'accompagner si ça t'est si pénible ! aboya Bastian.

— Ce qui est pénible, c'est de te voir si amorphe. Tu ne tiens donc pas à connaître la vérité ? Eh bien moi, si ! Je veux savoir d'où tu viens.

— « Je veux ! » « Je veux ! » Écoute-toi, tu te comportes comme une gosse capricieuse. Il faudra bien qu'un jour tu comprennes que tout ne se passe pas exactement comme on veut dans la vie !

Elena serra les lèvres, à la fois contrariée par les paroles de son frère et consciente qu'elle avait dépassé les bornes. Pourtant, elle était incapable de lui présenter des excuses. Elle mit la clé dans le contact et démarra.

— On va patienter, dit-elle en passant la première. Rodrigo va rejoindre Carlos et Carlos nous appellera.

Elle ne voulait pas en démordre. Bastian ne répondit pas, il était à cran. Elena se demanda s'il n'allait pas se mettre à pleurer. Elle-même était bien loin des larmes. Plutôt en colère, une intense colère contre Carlos qui s'était fait la malle et se planquait quelque part, contre Rodrigo Torrent qui n'avait rien lâché, contre Bastian qui ne savait que pleurnicher, et contre ses parents qui les avaient mis dans ce pétrin... Elle avait envie de tous les secouer. Pourquoi fallait-il toujours réparer les erreurs des autres ? Et pourquoi s'était-elle mêlée de cette histoire ? Elle aurait dû laisser Bastian s'en débrouiller tout seul. Elle secoua la tête, comprenant qu'elle s'égarait. Son exaspération lui faisait perdre les pédales. Était-elle à ce point monstrueuse pour ne pas comprendre l'épuisement de son frère, son émotion et son envie de déclarer forfait ? Il était paumé et tout ce qu'elle trouvait à faire, c'était de l'enfoncer encore un peu plus... Elle se força à respirer plus calmement. Au moment de sortir du parking, elle se pencha vers Bastian et lui donna un baiser sur la joue.

— Je te demande pardon, murmura-t-elle. Je me rends compte que ma fureur est démesurée et injuste. Mais je ne veux plus t'entendre dire qu'on jette l'éponge. On épuise d'abord toutes les pistes possibles. Si elles ne mènent à rien, alors O.K., on abandonne la partie. Ça te va ?

Il lui répondit par un petit sourire.

— On va se détendre, reprit-elle, profiter de l'après-midi. Il est bientôt 14 heures, on file à la plage. Il paraît qu'elles sont belles ici. On va trouver un restau sympa, déguster une paëlla, boire un bon verre de vin et se poser en attendant que Carlos nous donne des nouvelles.